***Éthiopiques* n° 103.**
Littérature, philosophie, sociologie, anthropologie et art. 2e semestre 2019.

MOBILITÉS, SOUVENIR DU MAL-ÊTRE ET CONSTRUCTION IDENTITAIRE DANS *LE VENTRE DE L'ATLANTIQUE* DE FATOU DIOME

Solange Sebeh DOMGO[1]

Qu'on le veuille ou pas, le passé de l'humain l'habite et l'accompagne partout, son présent ayant été influencé en quelque manière que ce soit par ce passé. En un mot, la forme de la vie humaine dans le temps présent est plus ou moins dictée par les éléments qui se sont succédé à une certaine époque antérieure à l'ère contemporaine.

C'est donc le passé de chaque individu, d'une nation, d'un continent qui justifie sa forme ou condition actuelle. L'Afrique en général garde le souvenir du colonialisme, des guerres civiles, de la pauvreté et de bien d'autres maux qu'elle a connus. Ceci participe à la mémoire tant individuelle que collective. C'est dans l'optique de trouver une issue face à tous ces mal-être que l'Afrique se dépeuple de ses génies, de sa jeunesse à la recherche d'un jardin Eden[2] où seul le bonheur a droit de cité. À travers *Le ventre de l'Atlantique*, la narratrice de Fatou Diome, en se positionnant dans son présent marqué par l'exil et ses contraintes, se souvient de son passé pour décliner ses rêves les plus profonds. Elle fait l'inventaire de ces maux de Niodior[3] qui sont comparativement ceux de toute l'Afrique. En exil, elle vit avec le souvenir de son passé que chaque élément ou évènement du présent évoque. Visiblement, c'est la mémoire individuelle, truffée d'expériences personnelles, qui laisse entrevoir les facettes imposantes de la mémoire collective de son peuple.

D'où l'inclusion des autres personnes dans le souvenir individuel et le rapport probant entre la mémoire individuelle et la mémoire collective telle que soulignée par Maurice Halbwachs. Il n'est donc pas possible de se souvenir seul, sans mentionner les autres qui sont témoins et participent à quelque niveau que ce soit à notre souvenir. Il affirme : « Par une partie de ma personnalité, je suis engagé dans le groupe, en sorte que rien de ce qui s'y produit, tant que j'en fais partie, rien même de ce qui l'a préoccupé et transformé avant que je n'y entre, ne m'est complètement étranger. » (Halbwachs 1950 : 26)[14] Autrement dit, faire partir ou avoir fait partie d'un groupe, à l'image des exilés originaires d'Afrique, conditionne le souvenir qui ne saurait être purement individuel. Les exilés ne peuvent vivre sans se souvenir. Leur condition et chaque évènement nouveau les plonge dans le souvenir. D'où la nécessité de répondre aux questions suivantes : de quoi se constitue la

[1] Université de Dschang, Cameroun

[2] Selon la bible, c'est une terre paradisiaque où régnait la Félicité avant le péché d'Adam et Eve.

[3] Niodior est une île du Sénégal située dans le Sine-Saloum, face à la pointe de Sangomar.

mémoire des exilés, pourquoi et comment ceux-ci, tout comme leurs semblables restés en terre natale se souviennent-ils ? Dans le présent travail, il sera question de statuer sur l'objet et le mode opératoire du souvenir chez les personnages africains exilés du roman *Le ventre de l'Atlantique* et l'impact de cet exercice dans leur vie et dans celle de leur continent, compte tenu du fait que, suivant la logique de Halbwachs, les personnes extérieures et la mémoire collective interagissent dans l'action même de la mémoire individuelle et que cette dernière est à son tour systématiquement influencée par les cadres sociaux dans lesquels elle s'insère. Les procédés d'énonciation à l'instar des indices d'énonciation, suivant le principe des déictiques spatio-temporels, aideront à situer et projeter les évènements dans le temps et dans l'espace ou de parler de l'Afrique mise en scène dans l'ici et dans l'ailleurs, telle qu'elle a été, telle qu'elle est et telle qu'elle pourrait être dans le futur.

[14] Halbwachs, Maurice, *La mémoire collective*, Collection "Les classiques des sciences sociales", 1950, http://www.uqac.uquebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

1.1 Objet et mode opératoire du souvenir chez l'exilé

1.1. Le souvenir d'hier au cœur de l'énoncé d'aujourd'hui

À la question de savoir qui parle dans le roman *Le ventre de l'Atlantique*, on répondra que c'est Salie, qui, dans une narration autodiégétique ou homodiégétique[4], dévoile la face cachée de l'émigration. C'est un système d'énonciation construit autour de la souvenance qu'on rencontre tout au long de la lecture du roman. La narratrice, qui dans des formes de monologues mémoriels se souvient de ce syndrome de l'ailleurs qu'elle contracta, celui qui la fit quitter son Sénégal natal pour s'installer en France. Lequel syndrome était, et continue d'être le partage de plusieurs africains d'aujourd'hui et de demain probablement. Eugène Nshimiyimana[5] parle de ce syndrome ainsi qu'il suit : « Ce que Diome désigne comme le « syndrome » postcolonial » résulte de cette situation où la déception est ce qui marque le sentiment général ». Par cette argumentation, Nshimiyimana souligne les raisons que l'auteur du roman attribue à l'immigration. Elle rattache ainsi le goût fort poussé des jeunes de Niodior pour l'expatriation comme étant la résultante d'un étant de mal-être collectif dans lequel ils sont plongés.

L'énoncé ici s'inscrit dans un cadre spatial se rapportant à Niodior au Sénégal où la narratrice a vécu avant son départ pour la France et qui constitue le cadre spatial de son souvenir et de ses visées perspectivistes majeures. Elle le décrit comme un lieu où règnent en souveraineté absolue la précarité et la quête d'équilibre à divers niveaux. À cet effet, la migration mobilise le sujet postcolonial qui est affecté par le syndrome de l'ailleurs et se met à sa quête. L'ailleurs tant convoitée par ces jeunes gens du roman représente la France, pays ayant fortement marqué leur histoire coloniale et qu'ils regardent comme étant cette clé magique qui fermera la porte de leur

[4] Gérard Genette (1994) emploie ce mot pour parler de la focalisation ou du point de vue où le narrateur est omniscient.

[5] Nshimiyimana, Eugène, *Stratégies d'énonciation du sujet migrant chez Fatou Diome* In : *Migrations, exils, errances et écritures* [en ligne]. Nanterre : Presses universitaires de Paris Nanterre, 2012 (généré le 04 mars 2019). Disponible sur Internet : <http://books.openedition.org/pupo/2071>.
ISBN : 9782821850842. DOI : 10.4000/books.pupo.2071.

misère et leur ouvrira la porte du bonheur. La narratrice mettra d'ailleurs de l'emphase sur des circonstanciels de lieu et de temps, soulignant la distance ou la barrière géographique que l'exil a dressé entre sa terre natale et elle et qui éloigne ces jeunes de leurs rêves. Les occurrences de l'adverbe « ici » et « là-bas » sont plutôt foisonnant. Cependant elle les utilise autrement qu'on ne pourrait le penser. Étant en France par exemple, chaque fois qu'elle dira « ici », ce sera pour nommer le Sénégal et les choses qui s'y passent. On a des extraits tels que : « ici on ne badine pas avec le droit d'aînesse » (*VA* : 20) ; « ici, la friperie de Barbes vous donne un air d'importance. » (*VA* : 31). « Ici, on n'a pas besoin d'une pompe à eau, même japonaise » (*VA* : 51). On dirait que la narratrice fait exprès d'utiliser cet adverbe de travers. Probablement, l'utilisation du *Ici* en France pour parler de Niodior lui permet de se sentir plus proche de ses origines, car on est censé dire « ici » pour faire mention d'un local qui nous abrite au moment où on parle.

Cependant, « là-bas » est utilisé de manière adéquate par les personnages restés au Sénégal et renvoie à la France, cet endroit lointain que l'atlantique se plait à barricader pour amoindrir son envahissement par les personnes qui la convoitent. L'utilisation de ces adverbes s'observe dans les phrases telles que : « Alors tonton, c'était comment là-bas, à Paris ? » (*VA* : 83) ; « Et la vie ? C'était comment la vie, làbas ? » (*VA* : 85) ; « Ah ! la vie, là-bas ! une vraie vie de pacha ! croyezmoi, ils sont très riches là-bas. » (*VA* : 83). D'autres déictiques renseignant sur la situation d'énonciation telle décrite par Émile Benveniste[6] foisonnent également dans le texte.

De même, c'est dans un contexte postcolonial que l'énoncé est produit, à l'heure où les relations Nord-Sud se consolident et où les pays se laissent aller à la mouvance du devoir de mémoire qui anime les discours sur l'encrage culturel actuel. C'est cet imaginaire social que la narratrice de Fatou Diome met en relief, tout en insistant sur le fait que ce syndrome se soit répandu en milieu jeune africain et prenant la forme de l'idolâtrie de l'occident ; en imaginant l'occident comme on imagine le paradis. Le frère cadet de la narratrice, Madické, en est un exemple parfait. Ce dernier ne la laisse pas respirer un seul instant en lui demandant de faire ses *papiers* afin qu'il la rejoigne en France.

Embarrassée par ce harcèlement de Madické qu'elle ne juge pas nécessaire parce qu'elle est toujours elle-même dans une logique de quête, même en France, Salie, par le biais de l'écriture, s'investit dans un devoir de mémoire. Ce devoir consistera à examiner la question de l'émigration, en aval et en amont, pour formuler un jugement capable d'apporter un nouveau regard sur ce phénomène, et sur la situation de l'Afrique toute entière.

Dans son énoncé, on se rend compte que l'objet de son souvenir sera non seulement les raisons de son voyage pour la France, mais également les raisons liées à la précarité, la misère, les traditions trop phallocentristes à son goût, et la colonisation historique et la colonisation mentale[7] des siens, qui les poussent à s'engager dans ce chantier qu'est le rêve de conquérir l'ailleurs. Elle parle par exemple d'elle, de ses défis comme dans cet extrait : « j'avance sous le ciel d'Europe en comptant mes pas, et les petits mètres de rêve franchis. Mais combien de kilomètres, de journées

[6] Benveniste (1966), *Problèmes de linguistique générale*, Tome II, p 80
[7] *VA*, p. 52- 53.

de labeur, de nuits d‘insomnie me séparent encore d‘une hypothétique réussite qui, pourtant, va tellement de soi pour les miens, dès l‘instant que je leur ai annoncé mon départ pour la France ? » (*VA* : 14). Elle parle aussi de l‘extrême pauvreté de son village dans cet épisode ou tout le quartier se retrouve chez une seule personne pour pouvoir regarder un match télévisé ou un film : « Généreux, le propriétaire de l‘unique télévision du quartier l‘installe dans sa cour où tous les voisins affluent sans prévenir. » (*VA* : 15) ou celui de cette pauvreté mentale : « Après la colonisation historiquement reconnue, règne maintenant une sorte de colonisation mentale : les jeunes joueurs vénéraient et vénèrent encore la France. »
(*VA* : 53). En parlant de mémoire collective au sujet de la colonisation, on s‘aperçoit qu‘elle ne peut s‘empêcher de se remémorer cette histoire qui fait partie de l‘histoire de son peuple, car comme le dit Halbwachs :

> Il arrive, en effet, qu'une ou plusieurs personnes, en réunissant leurs souvenirs, puissent décrire très exactement des faits ou des objets que nous avons vus en même temps qu'elles, et même reconstituer toute la suite de nos actes et de nos paroles dans des circonstances définies, sans que nous ne nous rappelions rien de tout cela. (Halbwachs 1950 : 7)

Le souvenir permet donc de reconstruire la mémoire, si on ne se souvient pas, un ensemble de personne pourra se souvenir de la même histoire que nous avons vécue, reconstituer les faits. Même si on ne se rappelle pas, si l‘oubli nous entraîne, ils se mettront ensemble pour écrire notre histoire, cette histoire à laquelle nous avons participé activement.

À côté, la narratrice se souvient de la place de subalterne que les sociétés et traditions africaines concèdent à la femme. Une femme que le mutisme et l‘extrême soumission « doivent » caractériser. En parlant de la gent masculine représentée ici par son frère Madické, elle dira : « on lui avait appris à dire « ouille ! », à serrer les dents, à ne pas pleurer lorsqu‘il avait mal ou peur. En échange du courage qu‘il devait manifester en toute circonstance, on lui avait bâti un trône sur la tête de la gent féminine…et avoir le dernier mot devant les femelles. » (*VA* :
40). C‘est donc aussi de cela que Salie se souvient encore aujourd‘hui, le souvenir de la culture de son peuple revient avec une certaine rage qui la révolte visiblement. L‘action de la souvenance est suivie ici d‘une dépréciation de ce qui pourrait être un frein à l‘égalité de genre et favorable à l‘anti-promotion de talents.

Au-delà, elle se souvient de comment est regardé l‘exil, l‘occident et les exilés par les siens. Pour eux, c‘est une pure sublimation de l‘outre-mer dont ils ne voient que les points positifs, les empêchant de réfléchir sur comment développer des richesses et vivre heureux chez eux. Elle remémore cette vénération des siens en reliant cela à de l‘ignorance et de la mauvaise foi, ces derniers étant loin de comprendre les revers de l‘exil ou sa face cachée qui a un effet dévastateur sur les immigrés. Elle dira par exemple : « la pire indécence du XXIe siècle, c‘est l‘Occident obèse face au tiers-monde rachitique. Mes économies étaient mon corps du Christ, ma peine muée en gâteau pour les miens. Tenez, mangez mes frères, ceci est ma sueur monnayée en Europe pour vous ! Hosanna ! » (*VA* : 168). Ici est remémoré les sacrifices consentis par la narratrice exilée pour subvenir aux besoins de ceux de sa famille.

Pour eux notamment, aller en Europe, c‘est : « partir donc, là où les fœtus ont déjà des comptes bancaires à leur nom, et les bébés des plans de carrière. » (*VA* : 165). On peut aussi comprendre à travers l‘énoncé suivant cette fièvre collective des jeunes africains brandissant l‘image de paradis qu‘ils se plaisent d‘attribuer à la France :

> Mais pour Madické, que pouvait-il se passer de plus important que ce match dans ma vie en France ? Au paradis, on ne se peine pas, on ne tombe pas malade, on ne se pose pas de questions : on se contente de vivre, on a les moyens de s‘offrir tout ce que l‘on désire…voilà comment Madické imaginait ma vie en France. » (*VA* : 43)

En outre, la narratrice se souvient de tout ce qui constitue sa culture, les us et coutumes, les icones et les symboles, bref, tous les éléments matériels et immatériels qui participent à la mémoire tant individuelle que collective. Même si tout commence ici par le souvenir personnel permettant de reconstruire la mémoire, la mémoire collective ne va pas manquer de s‘immiscer, vu que les faits marquants de toute la communauté, le passé commun vont aider l‘exilé à écrire l‘histoire individuelle. Après avoir parlé de ce qui constitue la mémoire individuelle du personnage principal de Diome, il parait important, voire nécessaire de statuer sur le mode opératoire de ce souvenir et sur sa fonction dans la vie du personnage.

2.2. Mode opératoire du souvenir de l’ailleurs vers l’ici

À côté du cadre symbolique ou de l‘espace discursif, du canal de transmission qui donne le ton à l‘analyse de la situation d‘énonciation, le cadre spatio-temporel sur lequel se focalise la présente analyse trace à suffisance les courbes du mode opératoire du souvenir pour la construction de la mémoire individuelle. Ceci peut se voir à travers les énoncés dont la forme est fortement soulignée par les déictiques et embrayeurs. L‘analyse précédente de l‘objet du souvenir donne de comprendre que le souvenir se veut une nécessité et qui s‘impose à la conscience.

Aidée par les lieux de mémoire matériels et immatériels, la narratrice se souvient parce que c‘est son histoire individuelle, c‘est aussi celle qu‘elle partage avec son peuple ; et c‘est cette histoire qui forge sa personnalité et son identité d‘aujourd‘hui. Elle se souvient en même temps que les siens et ne peut s‘empêcher de le faire, soit parce qu‘un coup de fil ou un objet ou musique l‘en contraint, mais aussi par devoir moral de mémoire et pour apporter sa pierre à l‘édifice en faveur du développement pluridimensionnel de son pays, de son continent. La narratrice parlera par exemple des sons et rythmes du tam-tam (*VA* : 205), des chansons circonstancielles de lutte, de victoire (VA : 194), des photos (*VA* : 95) de la musique de son peuple, et de ses icones qui participent à sa mémoire individuelle. Elle dira :

> Mais c‘était surtout la voix de Yandé Codou[8] qui m‘envoûtait peu à peu et réveillait en moi une mélancholie que je voulais juguler à tout prix. Il y a des musiques, des chants, des plats qui vous rappelle soudain votre condition d‘exilé, soit parce qu‘ils sont trop proches de vos origines, soit parce qu‘ils en sont trop éloignés. (*VA* : 36).

Elle souligne ici la nostalgie qui est l‘effet que produit l‘action du souvenir. C‘est le souvenir de ce genre d‘élément purement lié à la culture qui reconstitue la mémoire individuelle.

[8] La narratrice précise plus haut (*VA* : 36) que Yandé Codou Sène a été une diva de la musique sénégalaise, une diva sérère.

Chaque détail de sa vie en France la plonge dans le souvenir au point où elle arrive à perdre ses repères noyés dans ses rêveries mémoriels, assaisonnés de sa soif de réussir en France afin de ne pas retourner bredouille au Sénégal. Elle dira : « l'écriture est ma marmite de sorcière, la nuit je mijote des rêves trop durs à cuire. » (*VA* : 14). Pour Salie, l'écriture est un lieu de refuge, un endroit du temps présent qui réussit parfaitement à rallier les échecs et réussites du passé pour explorer le futur.

Dans l'écriture de Diome, il s'opère une négociation entre l'ailleurs et l'ici, le passé et le maintenant puisque la réalité de l'émigré ne peut se lire que dans ce cadre de rupture flagrante du temps et de l'espace. C'est là que l'écriture intervient pour offrir à la narratrice, par l'acte de parole qui la dit, le seul lieu de liberté où la mémoire et l'imagination se mettent ensemble pour dire sa quête de soi. Ce n'est donc pas de manière anodine que Fatou Diome met en scène une narratrice écrivaine, pour qui écrire est comparé au droit à la vie, car écrire c'est vivre, c'est se retrouver.

3. De la mémoire individuelle à la mémoire collective : la thérapie par l'écriture ?

3.1. Impact du souvenir sur l'identité de la personne exilée

Tel que dit plus haut, il est difficile, voire impossible à un individu de se souvenir seul, puisque les personnes du groupe auquel il appartient joue un rôle indispensable dans son souvenir. C'est aussi ce que Halbwachs souligne dans cet extrait :

> Quand nous disons que l'individu s'aide de la mémoire du groupe, il faut bien entendre que cette aide n'implique pas la présence actuelle d'un ou plusieurs de ses membres. En effet continue à subir l'influence d'une société alors même que je m'en suis éloigné : il suffit que je porte avec moi dans mon esprit tout ce qui me met en mesure de me classer au point de vue de ses membres, de me replonger dans leur milieu et dans leur temps propre, et de me sentir au cœur du groupe. (Halbwachs 1950 : 26).

De même que les autres aident l'individu à se rappeler des choses du passé, cette mémoire à son tour a un effet indéniable sur la personne sujette au souvenir. Son identité ne reste pas indemne après des séquences de souvenir revécues.

Toutefois, comme tout individu, la personne exilée se laisse aller au souvenir pour renouer avec son passé, sa culture, tout en communiant en quelque manière que ce soit, avec des personnes qui l'ont influencé. Le souvenir personnel est nécessaire pour faire fonctionner la mémoire, d'où cette affirmation de Halbwachs : « il faudra bien alors que les souvenirs individuels soient d'abord là. Sinon notre mémoire fonctionnerait à vide. » (Halbwachs 1950 : 31). Il est observé dans le roman que la narratrice fait appel à la mémoire, pour ressusciter et valoriser certains aspects endormis ou emprunts à l'oubli, pour rester africaine et récuser l'irrécusable occidentalisation, afin de se retrouver, de retrouver son chemin, sa ligne identitaire malgré sa présence au cœur des identités qu'est le continent européen.

L'écriture se retrouve donc investie d'une valeur thérapeutique, car elle permet à la narratrice de transcender le mépris de son environnement d'exil, mais plus encore, d'accepter son identité hybride, maintenant, plus que jamais. La narratrice affirmera à ce sujet :

« l'écriture est ma marmite de sorcière, la nuit je mijote des rêves trop durs à cuire. » (*VA* : 14). C'est ainsi qu'en écrivant, en écrivant l'autre, son frère Madické, l'émigrée, en même temps s'écrit

soi-même, dans l‘optique de reconstruire la mémoire individuelle qui fait intervenir ipso facto la mémoire collective et se fait aider d‘elle d‘après Halbwachs. Cet exercice d‘écriture du souvenir lui permet non seulement de comprendre et d‘accepter cette hybridité qui la caractérise désormais, mais aussi de faire corps avec sa condition d‘exilée dans l‘optique de se retrouver. Elle dira :

> Être hybride, l‘Afrique et l‘Europe se demandent, perplexes, quel bout de moi leur appartient. Je suis l‘enfant présenté au sabre du roi Salomon pour le juste partage. Exilée en permanence, je passe mes nuits à souder les rails qui mènent à l‘identité. L‘écriture est la cire chaude que je coule entre les sillons creusés par les bâtisseurs de cloisons des deux bords. […] Je cherche mon pays là où on apprécie l‘être additionné, sans dissocier ses multiples strates.
> Je cherche mon pays là où s‘estompe la fragmentation identitaire. […] Je cherche mon territoire sur une page blanche ; un carnet, ça tient dans un sac de voyage. Alors, partout où je pose mes valises, je suis chez moi. » (*VA* : 295-296).

On peut comprendre à travers ce monologue de la narratrice qu‘écrire ses souvenirs lui permet de se retrouver, pour rassembler les morceaux épars d‘un soi constamment menacé par la vie dans un « monde parallèle »[9]. On pourrait dans ce cas constater que l‘écriture offre un cadre spatio-temporel imaginaire où la narratrice se positionne et trouve un refuge. À cause des circonstances du temps présent, elle se voit livré à l‘écriture du souvenir de son passé dans le but de se construire une identité du futur. Elle permet de faire cohabiter le passé et le présent dans le même espace en rétablissant la connexion entre le sujet d‘énonciation et sa terre originelle.

En outre, de ses plongées mémorielles observées, il transparait la douleur de la narratrice liée à la solitude de l‘exil et à la nostalgie que provoque le souvenir. Étant donné son statut d‘étrangère à Strasbourg, sa ville d‘accueil qui l‘a renvoyé dans le circuit de l‘intégration dès les premières heures de son arrivée, la narratrice retrouve dans la reconstruction de la mémoire, le confort nécessaire pour faire face au nouveau monde et se reconstituer. Avec son parcours d‘immigrée, elle est l‘addition de toutes ces identités de l‘ici et de l‘ailleurs. Habitée d‘une mémoire perturbée, l‘écriture est le seul cadre offert à Salie. Un cadre de solitude et de guérison qui échappe à la surveillance et à la censure sociale.

3.2. Impact du souvenir sur la vie du groupe Lorsqu‘on subit l‘impulsion du groupe ou lorsqu‘on l‘a subi, on ne pourra se souvenir tout seul des évènements qui ont marqué notre vie personnelle en excluant ce groupe. Alors, pour le souvenir qu‘on garde avec le groupe pour un évènement qui a marqué la vie de ce groupe en général, on parlera de mémoire collective. La mémoire collective fait donc référence aux représentations qu‘un groupe partage de son passé. D‘où cette assertion de Halbwachs :

> On nous accordera, peut-être, qu'un grand nombre de souvenirs reparaissent parce que les autres hommes nous les rappellent ; on nous accordera même, lorsque ces hommes ne sont point matériellement présents, qu'on peut parler de mémoire collective quand nous évoquons un événement qui tenait une place dans la vie de notre groupe et que nous avons envisagé, que nous envisageons maintenant encore au moment où nous nous le rappelons, du point de vue de ce groupe…puisqu'une telle attitude mentale n'est possible que chez un homme qui fait partie ou a fait partie d'une société et parce qu'à distance tout au moins, il subit encore son impulsion.(Halbwachs 1950 :14)

---

[9] Hatice Akyun (2007) utilise cette expression dans son roman *Einmal Hans mit scharfer Sosse.*

La mémoire ne pouvant donc pas être conçu en dehors du groupe, elle est d'une importance capitale pour lui. Selon Pierre Nora[10] aussi, la mémoire collective est le « souvenir ou l'ensemble de souvenirs, conscients ou non, d'une expérience vécue et/ ou mythifiée par une collectivité vivante de l'identité dans laquelle le sentiment du passé fait partie intégrante. » (Nora 1978 : 398). La mémoire collective aide le groupe à s'identifier par rapports aux autres groupes et se bâtir une identité. C'est dire que la restitution de la mémoire collective permet de recoudre chaque fil de son histoire. Restituer l'histoire reviendrait aussi à valoriser les évènements et lieux de mémoires qui l'ont fortement marqué. Ceci exerce une influence sur la vie du groupe qui retrouve ainsi ses repères et s'identifie sans ambiguïté par rapport aux autres groupes. Savoir ce qui a marqué la vie du groupe lui permet de reconsidérer certains points essentiels de son histoire et de mieux comprendre son présent. En comprenant le présent, il pourrait conséquemment mieux tracer les courbes du futur et le rendre meilleur que le présent. Alors, pendant que la narratrice se souvient des évènements qui l'ont marqué personnellement, les membres du groupe s'en souviennent eux aussi.

Lorsque Salie parle de l'émigration pour la France par exemple, cela fait penser immédiatement à tous les jeunes du continent Africain, tous animés par cette ardente volonté d'immigration. Si elle parle alors de sa vie misérable auprès des siens, cela laisse entrevoir la misère ambiante qu'ont vécu et vivent encore plusieurs africains. De même son souvenir du colonialisme demeure probablement le même que le groupe auquel elle appartient a gardé et garde encore. Ces mémoires individuelles et collectives reconstruites permettent alors à toutes les personnes concernées de mesurer les trajectoires mouvementées et tortueuses qu'elles ont parcourues afin de valoriser leurs lieux de mémoire et projeter un futur prometteur grâce à leur mérite qu'elles vantent.

Conclusion

Cet argumentaire avait pour enjeux majeurs d'explorer les mobilités africaines actuelles qui plongent le continent africain dans le souvenir de passé de misère, de colonialisme, de guères civiles, et d'évaluer l'impact de ce souvenir sur le devenir du continent. S'étant servi du roman *Le Ventre de l'Atlantique* de Fatou Diome comme corpus, les prises de paroles du sujet de la narration ont été analysé à la lumière du la linguistique de l'énonciation version Émile Benveniste pour souligner via les déictiques spatio-temporels les cadres sociaux de la mémoire que sont le langage, l'espace et le temps. En s'appuyant sur les analyses de Maurice Halbwachs, on démontrait que le souvenir reconstruisait la mémoire individuelle, et que celle-ci se faisait aider ipso par des personnes extérieures, la mémoire collective, car les autres sont plus ou moins participants ou témoins de notre souvenir. Le souvenir du passé de l'Afrique pourrait donc l'aider à se distinguer, à s'identifier et à mieux maîtriser son futur.

Bibliographie

AKYÜN, Hatice, *Einmal Hans mit scharfer Soße, Leben in zwei Welten*, Goldmann Verlag, München, 2007.

[10] Pierre Nora, « la mémoire collective », in *La nouvelle histoire* Jacques Le Goff (dir.), RetzCEPL, Paris, 1978, p. 398.

BENVENISTE, Émile, *Problèmes de Linguistique Générale*, tome I.
DIOME, Fatou, *Le Ventre de l'Atlantique*, Paris, Anne Carrière, 2003.
HALBWACHS, *Maurice, les cadres sociaux de la mémoire*, collection "Les classiques des sciences sociales", 1925, <http://www.uqac.uquebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales /index.html>
HALBWACHS, Maurice, *la mémoire collective*, collection Les classiques des sciences sociales, 1950, <http://www.uqac.uquebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales /index.html>
NSHIMIYIMANA, Eugène, « Stratégies d'énonciation du sujet migrant chez Fatou Diome » In : *Migrations, exils, errances et écritures* [en ligne], Presses universitaires de Paris Nanterre, 2012 (généré le 04 mars 2019), <http://books.openedition.org/pupo/2071>.
GENETTE, Gérard, *Die Erzählung*, München, Fink, 1994.
NORA, Pierre, « la mémoire collective », in *La nouvelle histoire* ? Jacques Le Goff (dir.), Retz-CEPL, Paris, 1978, p 398.